

**Le projet de Dieu
sur sa création
réalisé
par l'Agneau
maître de l'histoire**

4,1-8,1

Les 7 sceaux



Le septénaire des lettres n'est pas un morceau à part dans le livre de l'Apocalypse, comme on le dit trop souvent. L'analyse littéraire découvre de nombreuses correspondances entre cette première partie, et la toute dernière (ch. 21-22) qui concerne elle aussi l'Église, mais l'Église dans la gloire comme accomplissement de l'Église de la terre.

À partir du chapitre 4, nous abordons une nouvelle partie du livre de l'Apocalypse, un nouveau septénaire, celui des *sceaux*. Sa composition est semblable à celle du septénaire précédent; cependant, c'est la double vision des chapitres 4 et 5 qui précède l'ouverture des sept sceaux, tandis que, après l'ouverture du sixième sceau, nous prenons le temps de contempler encore une fois l'Église (ch. 7).

La vision du Dieu créateur ch 4

CE QUI DOIT ARRIVER

Le ciel s'ouvre pour saint Jean, ce qui ne va pas sans rappeler certains textes bibliques, surtout Ez 1,1 (voir aussi Is 63,19; Mt 3,16; Jn 1,51). Dans la première vision (1,12), Jean a vu Jésus et a écouté sa voix en se retournant en arrière. Car Jésus est déjà là, dans son Église. Mais voici que Jésus lui commande: "Monte ici." Jean va être soulevé au-dessus de ce monde et soustrait au temps pour vivre dans la gloire éternelle de Dieu. Car Jésus veut lui montrer "les choses qu'il faut qu'il arrive". Nous retrouvons la même expression qu'au chapitre 1, versets 1 et 19, pour exprimer que les choses qui doivent arriver n'arriveront pas n'importe comment, mais selon une nécessité qui vient de l'être même de Dieu: son Amour. Dieu est Amour et ne peut employer que les moyens de l'Amour. Sa victoire à la fin des temps est liée à cela.

LE TRÔNE DE DIEU

La vision de la gloire de Dieu peut surprendre, car elle se sert d'un langage qui nous est tout à fait étranger, celui d'un courant littéraire appelé l'apocalyptique juive. Jean contemple un trône où siège quelqu'un. Cette vision du trône est reprise du livre d'Ezéchiel (1,26; 10,22; 43,1-7). Dans la mystique hébraïque, la vision de Dieu est la vision du trône (ou du char). En reprenant cette vision d'Ezéchiel qui exprime que Dieu trône sur le monde créé, saint Jean évoque la puissance créatrice de Dieu.

Les précisions du verset 5, les éclairs, les voix et le tonnerre sortant du trône veulent souligner l'identité de l'expérience de saint Jean avec celle de Moïse au mont Sinaï (lire Ex 19,16-20). Comme Moïse, Jean voit Dieu face à face.

Jean essaie, en balbutiant, de rendre l'impression éprouvée: Dieu est lumière. Il évoque pour cela ce qu'il connaît de plus beau, l'éclat des pierres précieuses: le jaspe, vert très doux tirant sur le bleu, comme s'il voulait exprimer la paternité de Dieu; la sardoine, un rouge transparent, comme pour exprimer le cœur de Dieu. Et dans l'éblouissement de la gloire lumineuse de Dieu, il distingue nettement l'arc-en-ciel, signe de l'alliance. De couleur émeraude et entourant le trône, il exprime la fidélité de Dieu à sa promesse faite à Noé (Gn 9,12-17). Devant le trône (v.6) brûlent sept lampes au feu ardent; c'est une autre désignation des sept esprits (1,4), de l'Esprit aux sept dons, de l'action multiforme de Dieu dans le monde. Devant le trône également, une mer semblable à du cristal. Traditionnellement, dans la Bible, la mer est une évocation des forces chaotiques du mal; quand Dieu organise l'univers, il sépare le sec (solide) de l'humide (liquide). Mais ici, la mer n'est plus cet élément liquide et dangereux; elle est ferme comme du cristal. Comprise à la lumière de textes comme Ezéchiel 1,22 (voir aussi Ex 24,9-10), cette mer de verre qui s'étend devant le trône figure la distance qui sépare le Créateur des créatures.

LES VINGT-QUATRE ANCIENS

Voici, autour du trône, vingt-quatre anciens. Jean leur attribue des trônes, des vêtements blancs et des couronnes. Souvenons-nous que ces réalités étaient promises aux chrétiens vainqueurs (trône: 3,21; vêtement blanc: 3,5; couronne: 2,10 et 3,11). Ce sont donc des hommes qui participent déjà en plénitude à la gloire de Dieu.

Tous sont nommés "anciens", titre qui évoque les responsables des communautés juives et des Églises chrétiennes. Comme ces responsables, les anciens que voit saint Jean autour du trône divin ont pour rôle de célébrer la liturgie divine. Leur nombre de vingt-quatre est probablement une allusion directe à cette vocation liturgique, puisqu'autrefois, le roi David avait réparti en vingt-quatre classes les prêtres qui venaient à tour de rôle remplir leur service liturgique au temple (1 Ch 24). On peut y retrouver aussi le nombre des chefs de l'ancien Israël: 12, et du nouveau: 12. (Lire en ce sens Ap 21,12.14).

Il est possible que soient désignés ainsi les Pères de l'Ancien Testament, les grandes figures prophétiques qui ont guidé le peuple choisi; ils précèdent les chrétiens vainqueurs, et ils sont comme le signe de la vocation liturgique de toute l'humanité rachetée, ce que l'Apocalypse précisera de chapitre en chapitre.

LES QUATRE VIVANTS

Les mots et les images de la suite de la vision (v.6) sont directement empruntés au livre d'Ezéchiel, chapitre 1, versets 4 et suivants, la vision du char de Yahvé destinée aux exilés pour exprimer la mobilité spirituelle de Yahvé qui n'est pas attaché au Temple, mais peut suivre ses fidèles jusque dans leur exil. Ces quatre Vivants (Ez 1,4) sont aussi appelés "Chérubins" au chapitre 10.

Leur nombre est significatif de la création, des éléments cosmiques (quatre points cardinaux). Leur présentation en lion, taureau, homme, aigle, remonte sans doute, au-delà d'Ezéchiel, à une origine astrale (quatre constellations: taureau, lion, scorpion, aigle étaient censées supporter le firmament). Depuis saint Irénée, une interprétation marginale a voulu y voir la figure des quatre évangélistes: Matthieu (homme), Marc (lion), Luc (taureau), Jean (aigle).

Les six ailes et les yeux (v.8) sont un amalgame des livres d'Isaïe (6,2) et d'Ezéchiel (1,18 et 10,12) où les roues et les vivants sont remplis d'yeux. Dans notre contexte, est-ce pour exprimer que la création est remplie de la connaissance de Dieu? En tout cas, ces quatre Vivants sont le symbole de la création. La création est "au milieu du trône et autour de lui" (v.6), elle est en Dieu. Dans cette personification, elle est devenue le Royaume de Dieu. La création matérielle proclame sans cesse les louanges à la gloire de la sainteté divine (v. 8b).

La première partie de cette louange est un emprunt direct au livre d'Isaïe 16,3): "*Saint, Saint, Saint est Yahvé Sabaot, sa gloire remplit toute la terre.*" Et de façon très judicieuse, la seconde partie de la louange provient du chapitre 1, verset 8. "*Je suis l'Alpha et l'Oméga, dit le Seigneur Dieu. Celui qui est, qui était et qui vient, le Tout-Puissant.*" Dieu est le principe et l'accomplissement de toute la création, il est le Dieu tout-puissant, le *Pantocrator* (grec): le *Yahvé Sabaot* (hébreu, le Dieu des armées). Sa sainteté et sa toute-puissance sont celles de son Amour par lequel il tient tout dans sa main et combat en tête de son peuple, prenant sur lui les coups comme il l'a prouvé en montant sur la croix à notre place.

La création (les quatre Vivants) rend gloire, honneur et action de grâce à Dieu (verset 5):

* la gloire: elle dit le poids de Dieu en regard d'elle (en hébreu, gloire = kabod = poids);

* l'honneur: elle proclame la suprématie de Dieu;

* l'action de grâce: elle fait eucharistie.

LA LITURGIE CÉLESTE

Dans la gloire de Dieu, la création fait eucharistie; elle accomplit ce qu'elle n'a pu faire directement dans sa condition historique où elle est livrée au pouvoir du néant (Rm 8,20). Et dans sa louange, la création est associée aux vingt-quatre anciens, aux Pères de l'Ancien Testament, prémices de toute l'humanité sauvée. L'ultime rédemption n'est pas seulement le salut des âmes, elle est la glorification de l'univers entier.

Les vingt-quatre anciens reconnaissent la souveraineté de Dieu. Les hommes reconnaissent leur rien et le tout de Dieu. Cette reconnaissance est le contenu de la vie future, laquelle est un acte liturgique. Les vingt-quatre anciens se prosternent, adorent, jettent leur couronne... La présentation de la louange dans l'Apocalypse s'inspire de la liturgie chrétienne. Jean projette dans sa vision une liturgie encore plus belle que celle vécue sur la terre.

"*Tu es digne, Seigneur notre Dieu...*" (v. 11). Cette louange correspond aux honneurs rendus à César dans le culte impérial. Ici, il est confessé que Dieu, et non l'empereur, est créateur et Seigneur de l'univers. Lorsque l'empereur rentrait à Rome, étincelant sur son char de triomphe, la foule scandait ces mots: "*Tu es digne, notre Seigneur et notre Dieu...*" Mais ici, la louange exalte la volonté divine qui a créé toutes choses. La création est un acte gratuit de l'amour de Dieu.

Concluons. La première vision du septénaire est la vision du Dieu créateur. Elle nous livre le plan de Dieu sur la création. C'est une vision d'espérance. *Le Dieu créateur veut tout rassembler, dans une unique louange à sa gloire.* C'est la destinée de tous les hommes, mais c'est aussi la vocation de la création matérielle tout entière: proclamer la sainteté de l'amour créateur de Dieu dans une liturgie éternelle et cosmique, dont l'eucharistie est déjà l'anticipation.

La vision de l'Agneau immolé ch 5

La vision semble se poursuivre et se préciser. Celui qui siège sur le trône, le Père, tient dans sa main droite (synonyme de sa vigueur créatrice) un livre écrit recto et verso. C'est une reprise de la vision d'Ezéchiel (2,8 - 3,3) où nous trouvons le récit de la vocation du prophète, qui reçoit et qui mange la Parole de Dieu, pour pouvoir ensuite prophétiser. Nous avons déjà une piste importante: il s'agit d'un livre qui nous révélera la parole de Dieu. Il est écrit recto verso: au-dedans et au-dehors. Cela veut dire qu'il est complet, achevé, qu'on ne peut rien y ajouter. On peut comprendre aussi qu'il y a deux lectures possibles du livre: intérieure et extérieure. Or, si l'on peut en faire une lecture extérieure, une lecture littéraire, la lecture intérieure, le sens profond du texte, nécessite d'ouvrir le livre qui est scellé de sept sceaux.

La question posée n'est pas de savoir quel est le contenu du livre, mais qui est digne, qui peut ouvrir le livre. En fait, la question de savoir quel est le contenu du livre ne peut trouver de réponse qu'au moment où il est ouvert. La réponse viendra donc de celui qui ouvrira le livre. Mais personne ne peut l'ouvrir. *C'est la tragédie de l'homme, incapable de déchiffrer sa propre histoire, de saisir le sens du monde.* Jean pleure fort (v.5): c'est toute l'angoisse humaine qui s'exprime... Pourquoi le monde? Pourquoi l'homme? Pourquoi vivre? Pourquoi le mal dans un monde créé par un Dieu bon?

Mais voici, vois ici... De la part de Dieu, un des Anciens annonce que quelqu'un est victorieux des ténèbres, du non-sens et de la mort, et peut ouvrir le livre. C'est le lion de la tribu de Juda (voir Gn 49,9 et He 7,14), le rejeton de David (Is 11,1),

Jésus, qui est évoqué selon son appartenance terrestre : issu de la tribu de Juda, il est fils de David. C'est bien sur la terre, là où le péché a abondé, que Jésus a remporté la victoire, qu'il est ressuscité d'entre les morts.

Instant solennel... Jean a entendu qu'il s'agit d'un lion victorieux et il voit un agneau, la victime par excellence... Le Christ est à la fois le vainqueur et la victime sacrifiée, le lion et l'agneau. Cet Agneau se dresse, il est debout ; c'est la victoire de la résurrection qui est illustrée par cette précision. Mais il semble immolé ou égorgé : en effet, le Christ est vainqueur de la mort par son sacrifice. L'Agneau égorgé est sur ses pieds, mort et ressuscité. Ainsi en est-il dans la liturgie de la messe, et ainsi dans l'éternité. L'Agneau a sept cornes et sept yeux ; Jésus possède l'Esprit Saint (yeux = connaissance de Dieu), et il est source de l'Esprit de Pentecôte ; les sept cornes signifient la toute-puissance. Et quelle est donc la plénitude de la toute-puissance divine du Christ ? C'est de s'offrir en sacrifice de louange, et par sa résurrection d'envoyer l'Esprit Saint sur "toute chair", réconciliant ainsi l'univers entier avec Dieu... Quelle puissante synthèse du mystère pascal ! C'est vraiment le centre, le cœur du mystère de l'Amour de Dieu : l'Agneau se dresse "au milieu du trône et des quatre Vivants, au milieu des Anciens" (v.6)...

L'Agneau s'avance et reçoit le livre, pour l'ouvrir ensuite (6,2). *Quel est donc ce livre que seul le Christ peut ouvrir ?*

En premier lieu, on peut y voir *le livre de l'histoire humaine*. Que peut-on comprendre à l'histoire des hommes ? Il semble bien que son sens demeure scellé, et qu'une lecture événementielle reste obscure. Cependant, la lecture de l'histoire humaine est essentiellement différente pour le croyant, dans la mesure où, en profondeur, il y discerne la présence et l'action du Christ. Par sa mort sur la croix, il a vaincu Satan et placé les forces du mal sous sa domination. Par sa résurrection, il a partagé avec les hommes la vie divine et

l'espérance de la gloire. C'est lui qui, désormais, conduit et attire l'histoire humaine à son achèvement dernier. Pour le croyant, seul le Christ éclaire l'histoire humaine et lui donne un sens. *"Le Rédempteur de l'homme, Jésus-Christ, est le centre du cosmos et de l'histoire"* (Jean-Paul II, *Le rédempteur de l'homme*, n° 1).

En second lieu, on peut y discerner l'Ancien Testament. Le Livre est écrit recto verso, car il peut être lu de deux manières différentes : à s'en tenir à la lettre, on en fait une lecture juive qui en ignore le sens prophétique que seul le Christ peut révéler. C'est bien ce qu'il fait lorsqu'il apparaît, ressuscité, aux pèlerins d'Emmaüs : "Commençant par Moïse et tous les prophètes, Jésus leur interpréta dans toutes les Écritures ce qui le concernait... Alors, il leur ouvrit l'esprit à l'intelligence des Écritures" (Lc 24,25-27). Saint Paul dit de son côté : "Jusqu'à ce jour, lorsqu'on lit l'Ancien Testament, un voile demeure... C'est le Christ qui le fait disparaître... Quand on se convertit au Seigneur, le voile tombe" (2 Co 3, 14-16). Tout l'Ancien Testament est une prophétie du Christ. Et c'est Jésus, par sa venue et par sa vie, qui la dévoile.

Après que l'Agneau eut reçu le livre, l'univers éclate en louanges (v.8) à la façon dont le culte jadis était célébré au Temple de Jérusalem : un chœur de lévites psalmodiait sur le luth à l'heure de l'offrande, alors que le prêtre désigné présentait l'encens dans une cassolette d'or. Ici, les vingt-quatre Anciens offrent leur hommage musical en union avec "les prières des saints", c'est-à-dire avec l'humble culte de l'Église terrestre. L'Agneau immolé est au centre de la Divinité (au milieu du trône, v.6), au centre de la création (au milieu des quatre Vivants), au centre de toute l'histoire sainte (au milieu des vingt-quatre Anciens). *Tout est récapitulé en lui.*

Par sa victoire, toute l'histoire a son achèvement, elle prend son sens, sa valeur divine. Par l'acte de la rédemption, toute la création glorifie Dieu dans un cantique nouveau. Car ce qui s'est produit est vraiment nou-

veau : dans le Christ, Dieu s'est communiqué aux hommes, et les hommes rencontrent Dieu. La reconnaissance de Dieu devient à présent la reconnaissance de l'Agneau ; la liturgie judaïque (glorification de Dieu) devient liturgie chrétienne (glorification de l'homme Jésus). Car l'homme Jésus est éternellement révélation de Dieu. En lui, tous les hommes participent à sa victoire, à sa Seigneurie (un royaume, v.10) et à son sacrifice (des prêtres, v.10 ; cf. 1,6). Voici l'Homme, voici les hommes rétablis dans leur vocation royale, telle qu'elle se révélera lorsque le dernier ennemi sera détruit : la Mort (voir 20,14 ; 21,4). C'est pourquoi toute la création angélique, matérielle et humaine, est louange de l'Agneau (v. 11-14).

Ces chapitres 4 et 5 forment ensemble une profonde synthèse. La première vision, celle du Dieu créateur, nous apporte l'expression du projet de Dieu sur sa création : tout réunir, l'humanité et la matière, dans une louange cosmique à la gloire de Dieu. La seconde vision nous présente la réalisation historique de ce projet par le moyen de la rédemption : d'une part, elle est prophétisée dans l'Ancien Testament, et la prophétie concerne celui qui va la réaliser : le Christ ; d'autre part, c'est par son sacrifice et sa résurrection que le Christ, vainqueur du Mal, récapitule tout en lui, et donne ainsi son sens à l'histoire des hommes.

L'Agneau ouvre les sceaux. L'histoire pouvait sembler absurde parce que son sens demeurait caché. Mais voici que Jean bénéficie de visions qui lui dévoilent les réalités profondes de l'histoire, et il nous les fait partager. L'ouverture du livre en sept sceaux est évidemment un artifice littéraire. En fait, Jean nous donne un certain nombre de clés en quatre visions : les quatre cavaliers, la prière des martyrs, le Jour de la Colère, les cent quarante-quatre mille.



L'ouverture des quatre premiers sceaux

6,1-8

Ce qui frappe d'abord, dans la lecture de ces huit versets, c'est l'appel quatre fois répété: "Viens!" Du cœur même du monde créé, symbolisé par les quatre vivants, monte vers Dieu un cri immense, qui est l'appel de la venue du Christ. N'est-ce pas ce qu'affirme saint Paul? "La création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu... La création tout entière gémit maintenant encore dans les douleurs de l'enfantement" (Rm 8,19-22). Ce cri d'impatience est la prière chrétienne par excellence; c'est la prière de l'Esprit de Dieu au cœur du monde et de l'Église. Nous sommes invités, à la fin de l'Apocalypse, à laisser cette prière monter en nous: "l'Esprit et l'épouse disent: viens! Que celui qui entend dise: viens!" (22,17).

Si nous regardons maintenant l'ensemble des quatre chevaux ou cavaliers, il semble que Jean puise l'image chez le prophète Zacharie. En Zacharie (1,8), quatre chevaux doivent observer ce qui se passe sur la terre et en rendre compte à Yahvé. Au chapitre 6, verset 1, il s'agit de quatre chars attelés à des chevaux de différentes couleurs, avec la même mission de circuler sur la terre. En lisant l'Apocalypse, une question se pose: les quatre cavaliers, blanc, rouge feu (guerre), noir (famine), verdâtre (peste) représentent-ils tous les quatre des fléaux, ou ne faut-il pas mettre à part le premier?

En effet, le premier cheval est blanc. Dans l'Apocalypse, la couleur blanche (quinze emplois) est toujours un signe céleste; elle appartient au monde de la gloire de Dieu. Le cavalier tient un arc. Une couronne lui est donnée, ce qui est normalement un

attribut appartenant aux élus de Dieu (2,10; 4,4). Il part en vainqueur et pour vaincre; la victoire lui est donnée d'avance.

Qui est ce cavalier blanc? Est-ce la personne même du Christ, comme l'affirme une exégèse très ancienne (saint Irénée), en s'appuyant sur l'analogie qui existe entre le chapitre 6, verset 2, et le chapitre 19, versets 11 à 16? Est-il le symbole de la prédication évangélique (Victorin) et de sa course triomphale? Il semble que l'exégèse soit en mesure de fournir aujourd'hui une interprétation plus précise. On pourra lire dans ce sens A. Feuillet et P. Prigent. Cette exégèse s'appuie entre autres sur une interprétation de l'arc que tient le cavalier blanc.

"Ce détail évoque le thème, fréquent dans l'Ancien Testament, de l'arc et des flèches de Dieu, symboles de ses jugements et châtements (ex: Dt 32,41; Ha 3,8-9). On lira avec une particulière attention Ezéchiel, chapitre 5, versets 16 à 17: les flèches de Yahvé vont frapper son peuple. Ce sera la famine, la peste et l'épée".

Effectivement, le rapprochement de notre passage de l'Apocalypse avec ce texte d'Ezéchiel est assez parlant. *"De part et d'autre c'est le même symbole de l'arc (les flèches) lié aux mêmes calamités: la guerre, la famine, la peste (...). Si les flèches dont parle Ezéchiel sont envoyées par Yahvé lui-même, l'arc dont parle l'Apocalypse est manié par un personnage dont toutes les caractéristiques font invinciblement songer à quelqu'un qui exécute une mission divine. Ces ressemblances nous suggèrent l'interprétation suivante du premier cavalier de l'Apocalypse. S'il est lié aux autres cavaliers et en même temps mis à part, c'est qu'il personnifie, non pas une calamité déterminée, mais le jugement divin dont les instruments sont le trio traditionnel de la guerre, de la famine et de la peste".*

(A. Feuillet, Quelques énigmes des chapitres 4 à 7 de l'Apocalypse, Esprit et Vie, 1976, pp. 471-475)

P. Prigent écrit dans le même sens: *"Le premier cavalier ne serait-il pas le symbole du jugement eschatolo-*

gique de Dieu? Et comme ce jugement est lié à la personne de Jésus et à sa mort, on comprend pourquoi la victoire est si solennellement promise à ce cavalier et pourquoi tant de ressemblances l'unissent au cavalier d'Apocalypse 19,11-16" (P. Prigent, Op. cit. p.102).

Si l'interprétation du cheval blanc nécessitait une étude précise, la signification des trois autres chevaux dans le sens de fléaux et de calamités est assez claire.

Le cheval rouge feu, couleur de sang, dont le signe est une épée et qui reçoit le pouvoir de la guerre, c'est une évocation de la fureur criminelle des hommes, et particulièrement de la guerre.

Le cheval noir a pour signe la balance, l'instrument qui règle et mesure les rapports économiques. Elle sert non seulement à peser les marchandises, mais encore à peser l'argent par lequel on paie le vendeur ou le créancier (Jr 32,10). Un peseur sur monture noire ne peut signifier que l'apparition de graves désordres économiques. La voix du verset 6 précise aussi que c'est le fléau de la famine. Aujourd'hui encore, près des deux tiers des hommes vivent constamment dans la famine. À l'époque de Jean, la quantité normale pour un denier (salaire d'une journée) était de douze mesures de blé et de vingt-quatre mesures d'orge; la famine les réduit à une mesure de blé et trois mesures d'orge. Pourquoi cette précision d'épargner l'huile et le vin? Est-ce pour signifier que si la saison printanière des céréales est touchée, la saison automnale des raisins et des olives est sauvegardée? Ou encore qu'on sera dans la disette pour le nécessaire mais dans l'abondance pour le superflu?

Le cheval verdâtre (en grec, chlôros, chlore), couleur moisissure, décomposition, cadavre. Son nom: la Mort ou la Peste (*thanatos*, en grec, a les deux sens). L'Hadès, le séjour des morts, le suit. En l'an 65, la peste décima Rome où l'on dénombra 30 000 victimes.

Il faut souligner que ces calamités non seulement sont limitées, mais encore obéissent à la souveraineté de Dieu. Leur pouvoir de mort leur est *donné* (l'expression est répétée quatre fois). Satan est vaincu et le Mal lui-même est sous la domination de Dieu. En conséquence, les guerres, famines et épidémies ne sont plus des malédictions aveugles. Le Christ a opéré un retournement tel que les calamités qui surviennent dans le monde sont devenues *les signes du jugement* qui accompagnent sa venue.

Dans son évangile, saint Jean insiste déjà sur l'actualisation du Jugement au cœur de l'histoire, et ceci dès le temps de Jésus.

"Le Jugement se réalise dès le moment où le Père envoie son Fils dans le monde. Non qu'il soit envoyé pour juger le monde: il vient au contraire pour le sauver (3,17). Mais suivant l'attitude que chacun prend à son égard, le jugement s'opère aussitôt: qui croit ne sera pas jugé, qui ne croit pas est déjà jugé parce qu'il a refusé la lumière (3,18). Le jugement est donc moins une sentence divine qu'une révélation du secret des cœurs humains" (Vocabulaire de théologie biblique, Jugement, col. 630).

Le refus de la lumière, le rejet de Jésus, la méconnaissance de sa Parole risquent alors de transformer la grâce qui était faite en menace de châtement. Seule la conversion peut préparer l'homme à affronter le jugement de Dieu comme une grâce et non comme un châtement, ainsi que l'affirme Jésus en Luc (13,1-5). Le châtement est comme un barrage opposé au péché: pour les uns, il est invitation à revenir à Dieu, pour les autres, c'est l'impasse de la condamnation. *"De par sa logique interne, le châtement révèle Dieu: il est comme une théophanie appropriée au pécheur"* (Vocabulaire de théologie biblique, Châtiment, col. 158).

On comprend comment Jésus a pu se lamenter sur les villes de Galilée (Mt 11,20-24). On comprend aussi qu'il ait prédit la ruine de Jérusalem (Lc 19,41-44); c'est le type même du châtement: *il sanctionne une attitude de refus et constitue un signe du jugement qui accompagne la venue du Christ dans*

l'histoire. La ruine de Jérusalem, fin du monde juif, est un signe du jugement de Dieu et un prodrome visible du jugement final, elle est une visite terrible du Fils de l'homme, et une annonce de sa venue dans la gloire.

Nous sommes ainsi en mesure d'essayer de comprendre en profondeur l'ensemble des données qui se dégagent de l'ouverture des quatre premiers sceaux. L'Agneau ouvre le livre, il nous dévoile le sens de l'histoire. Que pouvons-nous comprendre? D'abord ceci: *depuis la Pentecôte, l'énergie la plus puissante qui meut l'histoire du dedans, c'est la prière de l'Esprit qui habite la création et appelle la venue du Christ*. Il est important de voir que les chevaux ne s'élancent qu'à la suite de cette prière.

Ensuite, que le terme et le contenu même de l'histoire humaine, c'est la venue du Christ, en réponse à cette prière de l'Esprit. Sa venue est victorieuse, il traverse l'histoire avec la victoire de la croix et de la résurrection qui affecte tous les événements de l'histoire. Il est le maître de l'histoire des hommes.

Enfin, que la venue du Christ affleure dans le cours de l'histoire, à travers des signes qui sanctionnent l'attitude de l'humanité. Les calamités et catastrophes qui marquent l'histoire s'apparentent en fait à des châtements annonciateurs du jugement final.

L'ouverture du cinquième sceau 6,9-11

Voici maintenant une autre vision. Elle prolonge la précédente. C'est la vision de ceux qui ont accepté la croix jusqu'à la conséquence du martyre. Ils ont offert leur vie en sacrifice par la fidélité à la Parole de Dieu, et ils sont avec l'Agneau dans la plus étroite des comunions.

Le ciel apparaît meublé d'un mobilier liturgique qui est la réplique de celui du Temple de Jérusalem. L'autel est celui des holocaustes. La mort des martyrs est comparée à l'immolation des animaux. Leur sang était répandu au pied de l'autel des holocaustes au temple de Jérusalem: le sang des martyrs est répandu au bas de l'autel céleste. Le sang étant le siège de l'âme, les âmes se trouvent sous l'autel (dans la littérature rabbinique le lieu de séjour des âmes trépassées est sous le trône de Dieu).

On notera le terme employé pour parler des martyrs: les âmes (on le retrouvera au chapitre 20, verset 4). Les martyrs ont livré leur vie, et ils sont en attente de la résurrection et de la Jérusalem céleste. C'est pourquoi ils interpellent Dieu: qu'est-ce que tu attends pour nous venger? ils posent la question que nous posons tous les jours: qu'attends-tu pour remettre les choses en place, pour rétablir la justice? Dieu leur répond de patienter, de "rester tranquilles". *Nous sommes renvoyés au terme de l'histoire*. Dieu n'intervient pas comme nous le souhaitons, mais, au contraire, il nous laisse dans les conditions d'un témoignage authentique. Et ce témoignage ne portera la plénitude de son fruit qu'au terme de l'histoire, de même que la résurrection du Christ ne produit son plein effet qu'au terme de l'histoire.

Après nous avoir dévoilé, par l'ouverture des quatre premiers sceaux, l'importance décisive de la prière qui, du cœur même du monde créé, monte vers Dieu pour appeler la venue du Christ, l'Agneau nous dévoile l'existence dans l'invisible de la prière des martyrs. De même que les vivants "s'écrient d'une voix de tonnerre: viens!", de même les martyrs "crient d'une voix forte: Jusqu'à quand tarderas-tu à faire justice?" Parce qu'ils ont été configurés à l'Agneau dans son sacrifice, ils interviennent dans l'évolution de l'histoire humaine par leur prière puissante. Le poids décisif de la prière des martyrs appelle l'avènement de la Fin.

Mais aux martyrs de la génération de saint Jean doivent s'adjoindre bien d'autres martyrs. Qu'il est beau le terme employé pour les désigner: *les compagnons de service!* Les martyrs assurent un service au cœur de l'Église. C'est le service de la rédemption, le témoignage de la croix. Certes, le Christ nous a rachetés par sa mort sur la croix. Mais si nous reconnaissons qu'il nous a sauvés, nous recevons aussi son appel à nous engager à sa suite sur le chemin du sacrifice: "Qui ne se charge pas de sa croix et ne me suit pas n'est pas digne de moi" (Mt 10,38).

La prédication de l'évangile de la croix nécessite que nous vivions nous-mêmes de la croix, que nous participions à la rédemption du Christ. Ce que le Christ a fait pour nous, il ne le fait pas sans nous. Aussi pouvons-nous dire avec saint Paul: "Je complète en ma chair ce qui manque aux épreuves du Christ" (Col 1,24). Et c'est le service propre des martyrs de toutes sortes que d'entraîner toute l'Église sur le chemin de cette vie crucifiée qui est le vrai témoignage de l'Évangile.

Le Christ nous donne part à sa gloire, mais il nous demande de partager d'abord sa croix. C'est par la croix qu'il nous est donné d'accéder à sa gloire. C'est pourquoi une robe blanche est donnée aux martyrs, c'est-à-dire la participation à la gloire céleste. N'oublions pas que l'Apocalypse s'adresse à une Église aux prises avec la persécution, et donc aussi avec cette interrogation: *que deviennent les martyrs après leur mort?* La robe blanche qui leur est donnée manifeste que leur attente de la Fin ne les empêche pas d'avoir part dès maintenant à la gloire céleste. Après les promesses faites au vainqueur, c'est la première d'une série de réponses que Jean va donner tout au long de l'Apocalypse, et qui culmineront dans la vision de la première résurrection (20,4-6).

L'ouverture du sixième sceau 6,12-17

Pour bien comprendre ce sixième sceau, il faudrait relire tous les textes de l'Ancien Testament qui décrivent le "Jour de Yahvé". La venue de Dieu y est décrite en termes de bouleversements cosmiques; ainsi en Isaïe (13,9-10), Ezéchiel (32,7-8), Joël (2,10; 3,15-16). Dans les Évangiles, la venue du Christ glorieux est décrite dans des termes similaires, reprenant le langage de l'Ancien Testament. Saint Matthieu, qui écrit pour des juifs, décrit la mort et la résurrection du Christ de cette façon-là. Lisez saint Matthieu (27,51-54 et 28,24), et de même saint Luc (23,44-45); l'emploi d'un tel langage signifie que la mort de Jésus en croix est déjà le dévoilement du Jour de Yahvé. C'est donc un langage symbolique, qui ne prétend pas décrire une réalité, mais lui donner une interprétation.

On remarque que saint Jean a organisé les images sept par sept. Il y a d'abord le septénaire des ébranlements cosmiques (vv. 12 à 14). Vous pouvez regarder en marge ou en note dans votre Bible toutes les références de l'Ancien Testament où ces images sont prises. Il y a ensuite le septénaire des hommes menacés (v.15) qui se cachent dans les cavernes, détail qui provient lui aussi de l'Ancien Testament (cf. Is 2,19). Leur parole même "tombez sur nous" est une citation d'Osée (10,8), ainsi que "Jour de la colère" qui désigne dans l'Ancien Testament l'intervention finale et justicière de Dieu (voir Sophonie 1,18-2,3). Force nous est donc de constater que saint Jean réalise une composition littéraire en langage symbolique sur le "Jour de Yahvé", en l'agençant cependant selon le style propre de son Apocalypse (7 + 7) et en le christianisant à la lumière de l'Évangile.

L'ouverture du cinquième sceau nous a montré la prière des martyrs

qui réclament le jugement. Ce sixième sceau est comme une sorte de réponse à la question des martyrs: *oui, la justice sera rétablie, mais au terme de l'histoire, çà l'heure du jugement final.* Ce jugement est annoncé en termes apocalyptiques: toute la création est secouée jusque dans ses fondements; ceux qui ont joué le rôle d'ennemis des témoins de Dieu seront dans l'épouvante et demanderont à la création de les faire disparaître. Ce jugement final sera l'objet du septénaire des coupes (15,5-19,4). Au moment du jugement final, l'endurcissement du cœur de ceux qui n'auront pas voulu s'ouvrir à la miséricorde, leur vaudra de vivre l'amour de Dieu comme colère de Dieu, colère de l'Agneau comme il est dit au verset 16. Ceci est un grand mystère, tout à fait incompris aujourd'hui, sur lequel nous reviendrons plus loin: quelle est la signification de la colère de Dieu par rapport à la liberté de l'homme?

Une Église de martyrs ch. 7

Après cette évocation apocalyptique de la fin de l'histoire, saint Jean nous ramène au présent, au temps de la patience, au temps de l'Église. Cette Église, saint Jean la voit qui pérégrine au long de l'histoire humaine, mais aussi qui arrive sans cesse au port céleste.

LA VISION DES CENT QUARANTE-QUATRE MILLE MARQUÉS DU SCEAU (7,1-8)

Dès le verset 1, nous remarquons que cette vision va nous décrire une scène qui s'accomplit sur la terre. Saint Jean continue à puiser abondamment dans le "réservoir à images" de l'Ancien Testament; la terre est considérée comme rectangu-

laire et plate: aux quatre coins correspondent les quatre vents dominés par quatre anges (Jésus emploiera la même image en Marc 13,27). La vision de l'ange porteur du sceau s'inspire d'Ezéchiël (9,4-6) où l'homme vêtu de lin marque d'une croix au front tous ceux qui gémissent sur les péchés de Jérusalem, avant que les pécheurs ne soient exterminés. Le sceau est un signe protecteur. Dans le livre de l'Exode, chapitre 12, verset 13, les maisons des Israélites en Egypte avaient été marquées du sang de l'Agneau pour que l'ange exterminateur des premiers-nés ne passe pas la porte. Aux origines (Gn 4,15) Dieu avait marqué Caïn; c'est toute l'humanité pécheresse qui est épargnée, car elle attend sa rédemption. Dans le Nouveau Testament, le sceau du Dieu vivant, c'est le Saint Esprit, à la fois invisible et rendu visible par le sacrement de baptême.

Que signifie le chiffre de ceux qui sont marqués du sceau: cent quarante-quatre mille? Il s'agit du peuple de Dieu, des "serviteurs de notre Dieu" (v. 3) dénombrés selon le type offert par Israël au désert, la répartition en douze tribus (Ex 24,4). Mais pourquoi douze mille par tribu? Ce nombre est composé de 12, le chiffre de plénitude pour les groupes humains, multiplié par 1000, chiffre de multitude. Cent quarante-quatre mille n'a donc pas la signification d'un nombre limité en opposition à la foule innombrable de la deuxième vision, mais il serait plutôt symboliquement un coefficient de multitude. L'interprétation qui semble donc la plus probable est celle-ci: Jean voit l'Église, le peuple de Dieu sur la terre; il est dénombré en tant que nouvel Israël, et représente une multitude d'hommes destinés à être sauvés, parce que marqués par le sceau du baptême, par le signe de la croix.

LA VISION DE LA FOULE INNOMBRABLE (7,9-17)

En complément de la première, cette vision nous décrit une scène qui se déroule au ciel: on y retrouve le cadre symbolique et liturgique du chapitre 4. Il s'agit d'une foule innombrable, incalculable (allusion aux promesses faites à Abraham, Gn 15,5), composée de toutes les nations. Cette foule est "debout", comme l'Agneau dressé (5,6), vêtue de robes blanches... Autant d'indications exprimant sa participation à la gloire de Dieu.

Ils ont des palmes à la main et proclament: "Le salut est à notre Dieu." C'est une allusion directe à la Fête des Huttes, où l'on construisait des huttes de branchages pour rappeler le nomadisme du désert. Au septième et dernier jour de la fête, une procession se déroulait en grande pompe, tout le monde portant des palmes à la main. Ce septième jour était appelé "le jour du grand hosannah", car, pendant la procession, on ne cessait de répéter l'acclamation du Psaume 118 (25): Hosannah, "donne le salut". Or c'est justement l'acclamation qui retentit ici, même si le "Hosannah" a été traduit en grec un peu laborieusement; le salut a bel et bien été donné conjointement par Dieu et par l'Agneau. Cette vision, exprimée dans le rituel de la fête des Huttes, nous découvre donc *l'immense cortège des élus, nomades qui parviennent enfin au terme de leur itinéraire.*

Plus précisément, ces élus sont des martyrs, au sens large. Ils viennent de la "grande épreuve". Cette expression désignant un temps de détresse est empruntée au Deutéronome 12,1; elle est reprise par Jésus en Marc 13,19. Elle est employée ici à la fois dans la perspective d'un monde où la présence du Mal crée un climat d'épreuve tel que beaucoup sont menés à vivre la croix sans même être croyants; mais aussi et surtout dans la perspective du martyr pour la cause du Christ. Jean lui-même, captif à Patmos, se nomme "compagnon dans l'épreuve" (1,9). Et ici, le présent de l'indicatif: "ils viennent de la grande épreuve", donne

l'impression d'une persécution permanente qui produit sans cesse de nouveaux martyrs.

Vivre l'héroïsme du sacrifice dans l'épreuve, sacrifier sa vie pour le Christ s'appelle ici "*blanchir sa robe dans le sang de l'agneau*" (v.14), c'est-à-dire recevoir la récompense de la gloire céleste après avoir été uni à la passion du Christ. Voici donc un nouveau passage de l'Apocalypse qui répond à la question: que deviennent les martyrs après leur mort? "Ils se tiennent devant le trône de Dieu, et lui rendent un culte jour et nuit dans son temple" (7,15).

Il est intéressant d'observer que l'entrée des martyrs dans la gloire de Dieu paraît suivre immédiatement leur mort. Ils ont donc l'assurance de pouvoir pénétrer dans la Jérusalem céleste lorsqu'elle "descendra d'auprès de Dieu" (21,2). C'est le sens des *promesses* qui sont faites au chapitre 7 (15-17), matérialisées par l'emploi de sept verbes conjugués au futur, et par une ébauche de la description de la Jérusalem céleste très proche de celle qu'on trouve à la fin du livre (21,3-4). La description emprunte largement à l'Ancien Testament (Is 49,10; 25,8). Saint Jean ajoute l'image hardie de l'Agneau qui devient berger: il prendra la tête du cortège des martyrs et conduira définitivement celui-ci dans le sein du Père.

Les deux visions que nous venons de lire sont évidemment liées entre elles par le fait qu'elles se suivent; mais plus encore, elles sont complémentaires. La vraie complémentarité n'est pas entre Israël et les Nations (dans les commentaires qui identifient les cent quarante-quatre mille avec des Israélites), ni entre les cent quarante-quatre mille "élus" sauvant la foule innombrable des "appelés". L'articulation la plus nette semble être entre la terre et le ciel. La première scène a lieu sur terre; la deuxième dans la gloire. *La première vision dénombre l'Église en pèlerinage sur la terre, comme Israël au désert; la seconde vision nous présente cette même Église dans la gloire de Dieu, ayant fait son passage, unie dans une louange*

qui rappelle l'expression liturgique de la fête des Huttes, fête qui célébrait le nomadisme du désert. Mais dans les deux cas, il semble bien que le peuple de Dieu soit regardé comme un peuple de martyrs au sens large. La vie terrestre est une "épreuve" où nous sommes appelés à passer par la croix. Au cœur de cette "grande épreuve", les chrétiens, marqués du sceau de l'Esprit, marchent sur les traces de Jésus et témoignent jusqu'au martyre. Assimilés au Christ dans le sacrifice de leur vie, ils le sont aussi dans la participation immédiate à sa gloire.

Il est temps de tirer quelques conclusions à propos de ce second septénaire. Il s'ouvre sur la vision de Dieu créateur où est exprimé le projet de Dieu sur sa création: rassembler tous les êtres créés dans la louange de sa gloire. Il s'achève sur la promesse de la Jérusalem céleste adressée à tous ceux qui auront traversé en vainqueurs la "grande épreuve".

L'Agneau immolé, le Christ dans son sacrifice et sa résurrection, est le maître d'œuvre de la réalisation de la volonté divine. Centre du cosmos et de l'histoire humaine, il a racheté pour Dieu "des hommes de toute tribu, langue, peuple et nation". Il vient sans cesse au cœur de l'histoire, et tout lui est soumis. Bien que certains signes du jugement accompagnent sa venue, la justice et l'entrée du cosmos dans la gloire ne viendront qu'au terme de l'histoire. Le temps de l'Église est alors le temps de la patience, et la présence du Mal dans le monde n'est plus aux yeux de la foi un pur scandale. D'une part le mal qui atteint l'humanité est permis par le Christ pour sanctionner son attitude pécheresse; d'autre part, la persécution des croyants est le climat d'épreuve où peut s'épanouir dans leur vie l'héroïsme de la croix qui les mène à la victoire de la résurrection. L'histoire humaine est ainsi devenue le lieu d'un enfantement à la gloire qui passe par la croix. En acceptant la croix, nous rejoignons l'Agneau dans sa victoire. C'est là une des grâces du livre de l'Apocalypse de nous tourner sans

cesse vers le terme de la vie et de l'histoire qui est la gloire céleste.

L'Agneau a brisé les sept sceaux, nous dévoilant les mystères de l'histoire humaine. Et le septième sceau? La composition des septénaires est faite de telle sorte que chaque septième élément annonce le septénaire suivant. C'est comme un élément télescopique qui se déploie en sept. Le septième sceau est donc le signe de l'arrivée des sept trompettes. Le silence d'une demi-heure annonce une intervention éclatante de Dieu (So 1,7; Za 2,17; Am 8,3). Ce qui a été entrevu par Jean va s'accomplir.

